

5

108019



S. c.
55.

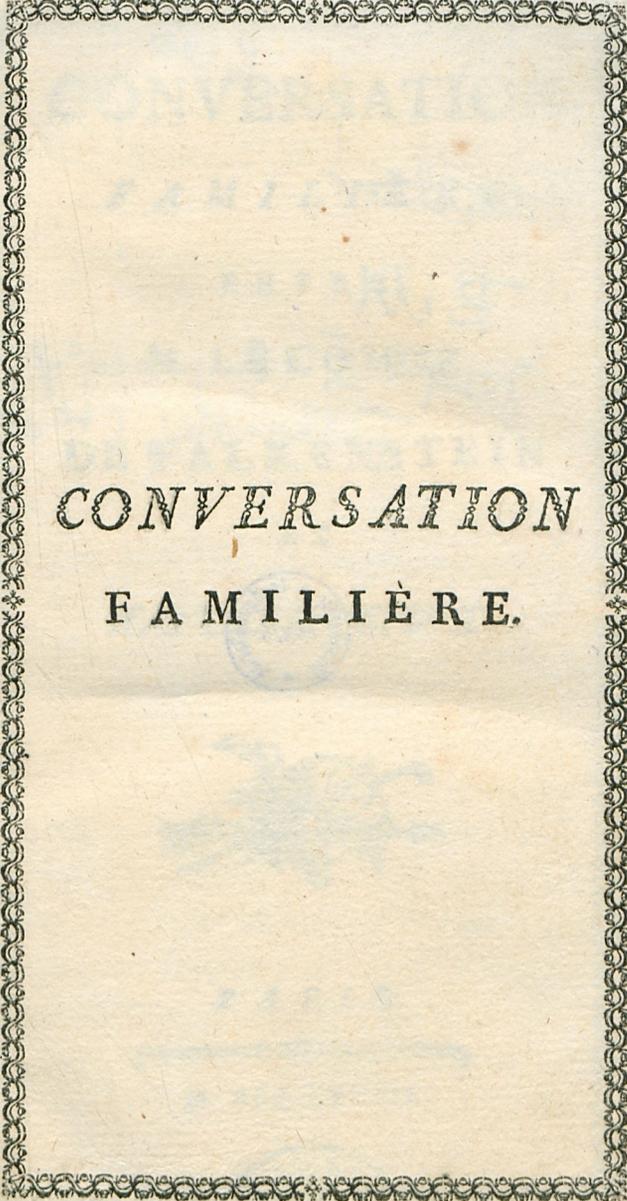


22

CONVERSATION
FAMILIÈRE





A decorative border with a repeating scrollwork pattern surrounds the central text.

CONVERSATION
FAMILIÈRE.

Barb 00

~~Frühling~~

B M

Joseph II (Emperor of Germ.)
Falken ste, (te de

UNIVERSITÄT

PALESTINA



24



CONVERSATION

FAMILIÈRE

ENTRE

M. LE COMTE

DE FALKENSTEIN

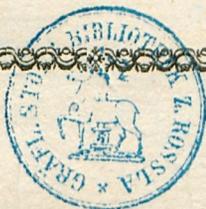
ET

LOUIS XVI.



PARIS.

M. DCC. LXXVII.



CONVERSATION

FAMILIERS

ENTRE

M. LE COMTE

DE L'EMPIRE

TOURNAI

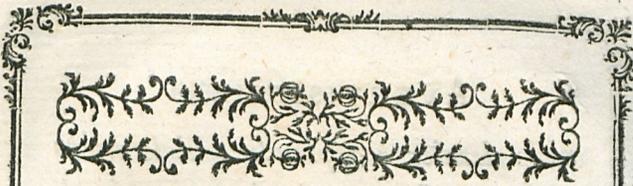


PARIS

M. DECKMANN

L. M. 8





AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.



JE suis né fort curieux ; j'ai eu plus d'une fois l'occasion de me repentir de ce petit défaut. En voici une enfin de m'en féliciter. Attiré de ma province à Paris, par l'envie d'y voir l'illustre comte sur lequel tous les yeux allaient s'ouvrir, je voulus bien faire usage des miens. Je le suivais par-tout. Allait-il à la promenade ? J'étais sur d'y avoir une chaise sur le devant. Dès trois heures, j'étais au spectacle, quand il devait s'y trouver. Je n'y manquai pas le jour où la Reine & lui donnerent au public une scène si intéressante ; & je ne fus

A iij

ni le dernier à applaudir, ni le moins attendri. Je ne quittais pas Mr. le Comte. S'il m'avait remarqué, il m'aurait pris pour un espion. Jamais parisien n'avait mieux mérité le nom de badaud. Il faut avouer aussi que jamais empressement ne fut plus excusable. Pour en avoir, il n'était pas nécessaire d'être oisif comme moi. J'ai vu des artistes, des littérateurs fermer, par la même raison, leur atelier pendant plusieurs jours, & laisser la plume & la palette. Mais ils n'ont sûrement pas perdu leur tems : & pour peu que leur œil ait été observateur, ils ont du rapporter chez eux une riche moisson. L'abeille ne reste pas toujours dans sa ruche. Elle va quelquefois butiner dans les parterres ; & ses promenades tournent au profit de ses ouvrages. Mais revenons à notre Comte. Il ne faut pas pour cela un grand effort. Je sus qu'il

devait retourner à Versailles. Ce voyage pouvait-il se faire sans moi ? Le lecteur monte avec moi dans un carosse de la cour. Bon : me voilà à l'œil de bœuf aussitôt que Mr. le Comte. C'est là surtout que je le vis, que je l'écoutai tout à mon aise. J'ai une excellente mémoire. Le collège des quatre nations en conserve des preuves authentiques. On peut y voir qu'un jour j'y récitai, étant écolier, les quatre évangiles sans hésiter sur un seul mot. Mes amis savent que souvent je recopie mes lettres, quelques longues quelles soient, à une virgule près, sans les avoir sous les yeux, lorsque j'en veux conserver un double. Tout le monde se rappelle ce cardinal qui répéta une fort longue épître en vers, qu'il n'avait entendue qu'une fois. Son nom m'échappe : voilà la première fois que je trouve ma mémoire en défaut ; & il est dur que ce soit précisément au

moment où je l'exalte. C'est une bonne leçon pour ma vanité. Que l'on croie ou non à ces prétendus prodiges, ma mémoire me rend aujourd'hui un grand service, puisqu'elle me donne le plaisir de mettre le public dans la confiance d'une conversation, qui doit piquer sa curiosité, & dont j'ai été seul témoin. Voici comment.

Le Roi venait de rentrer; & Mr. le Comte continuait à converser avec nous, comme eut fait un courtisan qui aurait attendu le moment d'audience. Vous pensez bien qu'on ne fit pas languir Mr. le Comte. Il n'est pas accoutumé à faire le pied de grue dans un antichambre. A notre grand regret, on vint l'avertir que le Roi le demandait. Je me détachai du groupe pour le voir entrer. La tête me tournait un peu. Je m'avançai étourdimement dans un fallon. Comme je ne connaissais pas trop le château, & que

j'ai la vue basse, je me trouve dans la chambre du Roi & m'en apperçois un peu tard. J'allais me retirer bien vite : on l'imagine ; mais j'entends du bruit derrière moi. C'était Mr. le Comte qui me suivait de près. Que faire ! j'étais entre deux feux. Un grand fauteuil se trouvait heureusement là. Je le pris pour refuge, en attendant le moment où je pourrais m'échapper. Mais il ne vint pas. La providence voulait absolument me faire assister à un spectacle nouveau. J'adorais ses decrets en tremblant, comme il arrive souvent aux dévots. Je m'étais dit cent fois : je donnerais la moitié de ma fortune pour entendre converser familièrement deux souverains. Imbécille que j'étais ! Savais-je ce que je désirais ! Semblable à ce pâtre de La-Fontaine qui voulait voir un lion, je l'aurais donnée toute entière pour être bien loin. Mais néant.

10 AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Il fallut rester tapi derrière mon fauteuil. Le Roi, qui d'abord avait le dos tourné, vint au devant de Mr. le Comte, & la porte fut aussitôt fermée. Le moyen pour lors de sortir ! J'étais dans des transes qu'on peut bien concevoir. Je me rassurai pourtant. Ces deux souverains avaient l'air si bon ; ils se traitaient si cordialement, que je me croyais en tiers avec eux. Après plusieurs phrases vagues que je ne rapporterai pas, voici comment ils entrèrent en matière. Quelque peu commode que soit ma cachette, je permets au lecteur de m'y oublier, pour écouter mes interlocuteurs.





CONVERSATION

FAMILIÈRE

ENTRE

M. LE COMTE DE FALKENSTEIN

ET LOUIS XVI.



MR. LE COMTE.

L y avait long-tems , mon cher frère ,
que les deux Souverains d'Allemagne & de
France ne s'étaient abouchés. Ce n'est mê-
me que de nos jours , que nos confrères ont
commencé à avoir des entrevues sans motifs
politiques. Si elles étaient plus fréquentes ,
je crois qu'il leur arriverait ce que raconte
Cicéron de ces haruspices qui ne pouvaient
se rencontrer sans rire.

LE ROI.

Et ils auraient raison. Car au fond le culte qu'on nous rend, n'est-il pas fondé sur une espèce de superstition ? Quoi de plus précaire que notre puissance ? Si tout le monde à la fois allait ouvrir les yeux ; si chaque sujet allait retirer l'appui qu'il prête à notre trône, véritables rois de théâtre, la pièce serait finie pour nous. On nous verrait dans la coulisse, dépouillés des attributs de la royauté, & rentrant dans la classe commune.



M. L. C. Votre supposition est heureusement impossible. Nous pouvons jouir en paix de notre puissance, comme si nous étions par nous-mêmes ce que nous sommes par la réunion des forces de l'état. L'assemblage de toutes les circonstances qui pourraient nous l'enlever, serait aussi miraculeux, qu'un changement dans les loix de la nature. Quand un trône est affermi comme les deux nôtres, il faut pour l'ébranler des révolutions morales aussi violentes, que les catastrophes

physiques qui bouleversent le globe. Et un souverain qui ne jouirait pas de ses droits avec sécurité, serait plus ridicule qu'un homme qui frémirait dans l'appréhension continuelle d'un tremblement de terre.



L. R. Mais cet homme n'aurait pas tout-à-fait tort, s'il demeurait à Lisbonne ; & pendant plus d'un siècle , Rome , dans le sens politique, fut une espèce de Lisbonne pour les empereurs d'Occident.



M. L. C. Ce fut leur faute. Ils laissèrent prendre trop d'empire à leurs soldats ; au lieu que nos gouvernemens , graces à la rigueur de notre discipline , tendent à devenir militaires comme les leurs , sans nous faire redouter les mêmes inconvéniens. Au contraire , ils concourent à rendre notre autorité plus solide. Nos sujets les plus distingués prennent le parti des armes , & voient en nous la source unique des graces. Par-là les armées sont , dans nos mains, des instrumens

que nous pouvons faire mouvoir à notre gré. Il faudrait que le mécontentement fût au comble, pour qu'elles pussent nous devenir funestes. Qui voudra, pour signaler son animosité, exposer son état, sa fortune & même sa vie ? Tant que nous ménagerons les chefs, de proche en proche nous nous affervirons par eux jusqu'aux classes du militaire les plus subalternes. Que peuvent les officiers sans les généraux ? Que peuvent les soldats sans les officiers ? C'est une voûte dont nous formons la clef. Nous pourrions peser dessus, sans craindre qu'elle s'écroulât.



L. R. Et voilà précisément l'objet des gémissemens de nos politiques. Ils crient tous au despotisme. S'ils osaient, ils verraient en nous autant de tyrans. Et n'ont-ils pas quelque raison ? à l'aide de nos gouvernemens militaires, nous pourrions tout tenter impunément : & notre confrère Gustave vient de prouver à l'Europe, que nous ne nous en tenons pas toujours à la possibilité.



M. L. C. Mais, entre nous, y aurait-il donc si grand mal que tous les états fussent soumis à un despotisme raisonnable ?



L. R. Ah mon frère ! que venez-vous de dire-là ? vous accouplez des mots qui ne se sont jamais trouvés ensemble: *Despotisme raisonnable* ! Il me semble à cette expression voir frémir les mânes de notre grand Montesquieu.



M. L. C. J'estime infiniment Montesquieu. On n'a pas plus de sagacité, plus de pénétration, plus de profondeur, plus d'érudition. Mais ne s'est il pas quelquefois laissé égarer par l'esprit de système ? Son imagination n'était-elle pas trop vive, pour qu'il fût bien fidèle dans ses tableaux ? Il nous peint le despotisme avec les traits exagérés dont les poëtes nous représentent la vertu & l'amitié. Sous sa plume, c'est un être de raison, qui ne se réalise nulle part, pas même en Turquie. Je crois que son intention était bonne. Elle fait honneur à son cœur. Il connaissait les

excès auxquels peut se livrer le despotisme , lorsqu'il est absolument sans frein : & pour en préserver l'humanité , il a donné de la vivacité à ses couleurs , il a peint le despotisme sous un jour si odieux , qu'il a espéré qu'on frémirait même d'en approcher. Mais défendons-nous de la frayeur qu'il a voulu nous inspirer , & voyons ce prétendu monstre de plus près.



L. R. La tâche n'est pas facile, mon frère ; je ne fais trop comment vous vous en tirerez.



M. L. C. Placé en Europe , dans le moment présent, le despotisme aurait deux freins plus efficaces que toutes les loix fondamentales. Et quels seraient ces freins ? me direz-vous. Ah mon frère ! voyez comme toutes les puissances ont les yeux ouverts sur les démarches de chacune d'elles ; comme chacune serait empressée de profiter des sottises de ses voisines ; comme les opprimés par l'une d'elles trouveraient facilement un asile chez les autres. Votre révocation de l'édit de

Nantes est une espèce d'acte despotique, dont les inconvéniens ont été bien prompts & bien évidents. Le despotisme ferait-il tenté d'abuser souvent de ses droits, après de pareilles leçons ?



L. R. Je conviens qu'intéressé à être modéré, il serait beaucoup moins redoutable.



M. L. C. Mais je lui vois une autre entrave dans la philosophie qui s'étend d'un bout de l'Europe à l'autre. Les lumières ont gagné même les souverains, & ceux qui les entourent. Le glaive du despotisme n'étant plus porté par des barbares, n'étant plus dirigé par des aveugles, ne serait pas plus à craindre, que celui de Thémis dans des mains équitables. L'humanité, la connaissance des vrais avantages d'un état préviendraient ses excès; & dans la situation actuelle de l'Europe, les droits du despotisme se réduiraient à la possibilité prompte de faire le bien & de prévenir le mal.

L. R. Je vois, mon frère, que vous défendez d'une manière assez spécieuse le système favori de votre maison. Charlequint ferait tout vain de voir ses maximes soutenues avec autant d'énergie qu'il eût pu le faire lui-même. La bonté de votre ame les rendrait sans inconvéniens, sous votre règne; mais tous les princes ne vous ressemblent pas. Il en est entre les mains desquels elles pourraient être funestes, n'eussent-ils que le défaut d'être faibles. Au reste, innocentes ou non, je doute que vous parveniez à les faire adopter.



M. L. C. J'en aurais grande envie, je vous l'avoue; & Dieu m'est témoin que mes vues sont honnêtes. J'ai étudié la constitution de l'Allemagne, qu'un de vos beaux esprits appelle assez plaisamment, *une confusion divinement conservée*; & je crois qu'il serait aussi avantageux pour le bonheur des Allemands que pour la gloire de l'empereur, de simplifier une machine si compliquée, dont les mouvemens sont si lents, les coups de vigueur si faciles à prévoir & à parer.

L. R. Mais cette lenteur, mon cher confrère, est la sauvegarde de la liberté. Cette foule de formalités prescrit à chaque état une étude suivie de ses droits. La connaissance qu'il en a, empêche qu'on y porte atteinte. Le plus faible même a le droit de se plaindre: il est sûr de trouver dans les mots de *libertés* & *d'immunités* des cris de ralliement, qui ne font étrangers à aucune oreille allemande.

M. L. C. Vous le croyez? Ces petits états se méprennent aux moyens de garder leur liberté. Ils se jettent avec confiance dans les bras de quelque voisin puissant qui, tôt ou tard, leur fera certainement plus de mal que je ne pourrais leur en faire. Ils ressemblent à un homme qui, pour échapper à une réprimande, se jetterait par la fenêtre. Mais dites-leur cela, ils se méfieront de vous: ils cesseraient bientôt de croire à l'évangile, si je m'avisais de le leur annoncer.

L. R. Mais leur méfiance n'est-elle pas

B ij

fondée ? Après les exemples qu'ont donnés plusieurs de vos prédécesseurs , peut-on être trop sur ses gardes ?



M. L. C. C'est encore moins méfiance chez eux , qu'enthousiasme pour leur qualité de souverains. Savez-vous , mon frère , qu'ils sont plaisants avec la magnifique idée qu'ils ont de leur rang en Europe ? Savez - vous qu'il n'est guères de petit état qui , avec l'homme & demi qu'il fournit au contingent , & quelques pièces de monnoie qu'il fait battre de tems en tems , pour ne point abandonner ses droits , ne se croie , à peu de chose près , votre égal ? Dans le fonds , je trouve mon compte à ces hautes prétentions : plus ils exagèrent leur rang , plus le mien devient illustre. Je suis le faite de l'édifice : à force de hauffer les colonnes , ils porteront le faite dans les nues. Je me déplais quelquefois à Vienne , quand je songe au rôle brillant que je pourrais jouer à la tête de l'assemblée de l'empire ; *car , malgré la modestie avec laquelle je voyage , j'ai l'honnête*

vanité qui convient à mon rang. A Vienne, je ne suis, pour ainsi dire, qu'un des premiers de mes sujets. A Ratisbonne, président à la diète, c'est-là que je paraîtrais dans toute ma majesté; c'est-là que je partagerais avec l'Être-Suprême le titre de roi des rois. Mon père avait un principal commissaire si persuadé de cette vérité, qu'il se croyait à Ratisbonne, par son caractère représentatif, plus que l'empereur lui-même à Vienne. Eh bien! avez-vous des sujets jaloux, à ce point, d'ajouter du lustre à votre autorité?



L. R. Mon frère, j'en ai aussi sur lesquels je puis compter, quoiqu'ils ne portent pas l'engouement à cet excès. Je vous avoue, par exemple, que je regarde comme les soutiens de ma puissance ceux qu'on avait peints à mon prédécesseur sous les couleurs les plus odieuses; ceux à qui l'on avait prêté le projet de la borner, & même de l'usurper.



M. L. C. Vous voulez parler de vos par-

lements. Ils contiennent d'excellentes têtes , à ce qu'on dit : ils affichent beaucoup de zèle ; mais est-il bien pur ? Les suppôts de Thémis , quelque graves , quelque équitables qu'ils soient , sont , après tout , des hommes. Or les hommes de notre siècle , vous le savez , mon frère , sont furieusement égoïstes.



L. R. Je ne m'arrête pas à leurs prétentions , peut-être outrées , peut-être fondées sur l'intérêt personnel. Qu'ils soient , ou non , les successeurs des états-généraux , je crois leur interposition très-utile. J'avoue que je ne ferais pas tranquille sur le sort des Français , si j'étais abandonné sans frein à tous mes caprices. Nos parlements nous en imposent un qui peut être salutaire , sans jamais devenir odieux. Le cri de la nation m'indiquerait assez l'instant où ils outre-passeraient leurs droits ; & par la nation , je n'entends pas cet essaim d'esclaves qui ne me voudraient voir despote , que pour abuser , sous mon nom , de leur autorité ; mais la partie saine des citoyens qui n'ont nul intérêt à me tromper.

M. L. C. Fort bien , mon frère ; mais comment reconnaître la voix modeste de ces citoyens , à travers les concerts enivrants des flatteurs & les cris des séditieux ?



L. R. Qu'un souverain conserve son sang-froid au milieu de ce tumulte ; qu'il ait toute l'impartialité d'un sage arbitre , le vœu de la nation ira droit à son cœur , & il ne s'y méprendra pas. Croyez-moi , mon cher frère , il est bien peu de princes qu'il ne fût dangereux d'abandonner à eux-mêmes. Quelque bon naturel qu'on ait , il faut se défier de ses propre cœur dans bien des circonstances. On est si prêt de faire le mal , quand on peut le faire impunément ! notre démarche est si chancelante , si mal assurée ! Pour la diriger , il nous faut , non pas des entraves , mais des lisières & des appuis : la politique & la philosophie , dont vous parliez tantôt , seraient des moyens insuffisans pour nous contenir. D'ailleurs , des événements ont établi leur règne en Europe ; d'autres peuvent l'en faire disparaître : au lieu que les loix fondamen-

tales , une fois bien connues , survivent aux révolutions.



M. L. C. Il y a pourtant de grands inconveniens à la multiplieité de ces loix. Il en est de moraux : elles empêchent souvent un prince de faire le bien qu'il désirerait , & qui demanderait de la célérité. Il en est de politiques : la lenteur qu'elles apportent dans les opérations , diminuent beaucoup du poids qu'on aurait dans les affaires. Ira-t-on entamer avec un état ainsi garrotté , une négociation dont le succès dépend du secret & de la promptitude ? Jamais l'Allemagne a-t-elle eu l'un & l'autre de ces avantages , dans aucune de ses démarches ? Aussi , la plupart du tems , nous agissons sans elle. Croyez-vous que la fameuse ligue de Cambrai eût été conclue à Venise même , contre les Vénitiens , si Maximilien eût voulu y associer la pesante machine de l'empire ?



L. R. Oh ! je conviens que votre constitution Allemande a des défautsités frap-

pantes. Que veut dire, par exemple, un corps dont quelques membres peuvent se détacher impunément, & se rendre formidable à lui-même? C'eût été bien pis, ma foi, si en cédant l'Alsace à Louis XIV, vous l'eussiez reconnu pour état de l'empire, comme quelques-uns de ses ministres le désiraient. La diète eût eu bonne grace de le condamner, pour crime de félonie, & de le mettre au ban de l'empire. N'eût-il pas fait comme ce prince qui, de nos jours, s'offrait d'aller chercher lui-même son arrêt de proscription, à la tête de quarante mille hommes?

M. L. C. Ah, mon frère! ne rappelez pas cette anecdote, pour l'honneur du saint empire Romain. Je ne fais qui s'est amusé à ses dépens, en disant qu'il n'était ni *saint*, ni *empire*, ni *Romain*. Entre nous, (à son irrévérence près) il n'a pas eu tout-à-fait tort. *Saint*? le pape lui refusera ce titre, au moins pour une bonne moitié. *Romain*? Comment prendrait-il celui-là, depuis que Rome en est entièrement détachée, & que

l'empereur n'y va plus que comme curieux ,
ou , tout au plus , comme *comte de Tirol*?
Et enfin , qu'est-ce qu'un empire dont le chef
n'a pas de quoi soutenir l'éclat d'un si beau
titre? On s'étonne que je voyage avec si peu
de faste ; mais je fais de nécessité vertu. Vous
avez deux cents financiers beaucoup plus à
leur aise que moi ; & sans la pension assez
honnête , à la vérité , que veut bien me faire
ma mère , croyez-vous que je puisse me tirer
d'affaire?



L. R. On dit en effet que , comme em-
pereur , vous avez des revenus assez mé-
diocres.



M. L. C. Comment assez médiocres ! mais
je vous les abandonnerais pour cent mille
francs , si vous vouliez.



L. R. Et ces loix fondamentales ne s'oc-
cupent pas davantage de la gloire du chef de
l'Allemagne ?



M. L. C. Oh ! elles sont fort longues , fort compliquées , fort prévoyantes : leurs rédacteurs sont remplis de zèle ; mais ils ont tant de choses importantes à régler auparavant ! Ils ne peuvent guère , de quelques siècles , songer à cette bagatelle.



L. R. Vous me donneriez presque de l'humeur , mon frère , contre vos loix fondamentales.



M. L. C. Comme prince philosophe , & aimant les lettres , j'y vois encore d'autres inconveniens. Combien de génies leur étude longue & difficile n'enlève-t-elle pas à des sciences plus utiles & moins insipides ? Les esprits se dessèchent au milieu des discussions ; ils deviennent arides & minutieux : nos poètes même s'en ressentent un peu. Bien plus , ce respect profond pour les formes , pour l'ancienne *observance* , inspire une méfiance pour les nouveautés , de quelque genre qu'elles soient : de-là , loin d'être propres à faire des découvertes , les Allemands man-

quent souvent de courage pour adopter celles des autres. Aussi la barbarie est-elle encore sensible en quelques-uns de nos cercles, en Baviere, en Westphalie, par exemple, comme s'ils étaient relégués au bout de l'Europe.



L. R. Vous paraissez, mon frère, bien connaître l'empire qui vous est confié.



M. L. C. C'est que j'en ai fait une étude particulière : j'y ai cru mon devoir intéressé. Pensez-vous que celui d'un souverain soit rempli, quand il se borne à régner par ses ministres ? Il se peut qu'une fois le hazard le serve bien ; mais sera-t-il en état de faire par lui-même un bon choix, s'il ne fait pas apprécier les talents & les lumières ? Et comment les appréciera-t-il, s'il en est entièrement dépourvu ?



L. R. Le vœu de la nation pourrait le diriger dans ce choix : il n'a qu'à la consulter.

M. L. C. Oh, mon frère ! souvent les sujets qu'elle désigne, trompent son attente, parce qu'elle ne les a pas assez connus ; parce qu'elle conclut, quelquefois fort gratuitement, d'un talent à un autre. On pourrait être à la fois laborieux, vertueux, intègre, versé dans la connaissance du gouvernement, & cependant mauvais ministre. Ce qu'il faut apporter au ministère, c'est sur-tout de l'activité, de l'intelligence, de la facilité pour le travail, de la souplesse, une imagination froide, un esprit moins brillant que sain, & ennemi des systêmes ; & malheureusement, mon frère, la plupart de ces qualités ne se découvrent qu'à l'usée : l'on ne s'apperçoit de leur absence, que lorsque les défauts contraires ont déjà fait beaucoup de mal. *Je pourrais en citer des exemples récents ; mais je n'aime à tourmenter ni les vivants ni les morts.*

L. R. Je sens, comme vous, la nécessité de s'instruire, ne fût-ce que pour surveiller les ministres. L'idée qu'ils auraient de notre sagacité & de nos lumières, les contiendrait.

Mais comment les acquérir, ces lumières ? Notre éducation est si défectueuse, lors même qu'elle paraît très-soignée ! On nous donne des instituteurs fort éclairés : je le veux ; mais ils sont si honnêtes, si complaisants, qu'ils applanissent devant nous toutes les difficultés ; & cependant on prétend que l'on ne retient bien, que ce que l'on a de la peine à apprendre. Les trouvant toujours disposés à satisfaire notre curiosité, nous nous reposons nonchalamment sur eux ; nous examinons peu d'objets : nous n'en approfondissons aucun ; & nous apportons ensuite sur le trône cette habitude, souvent funeste, de juger légèrement, & de nous en rapporter aveuglément aux insinuations de ceux qui nous entourent.

M. L. C. Il y aurait, mon frère, moyen de suppléer à cette éducation défectueuse. Ce serait de voyager, non avec pompe, comme un de nos confrères : c'est le moyen de moissonner de beaux compliments, de brillantes fêtes, mais non pas des connaissances.

L. R. Vous prouvez à l'Europe que cela n'est pas impossible : on l'avait cru jusqu'ici ; & je suis persuadé qu'il est des états dont le souverain ne pourrait vous imiter. Moi, par exemple , tout absolu qu'on me suppose , j'obéis au tyran commun de tous les hommes , à l'usage. Il est , pour les rois , ce qu'étoit autrefois le destin pour les dieux , même les plus puissants. Les honneurs nous affermissent malgré nous. J'ai beau vouloir m'y soustraire : il faut céder , en murmurant tout bas de ces brillantes entraves que le peuple nous envie. Il a bien tort : n'est-il pas vrai , mon frère ? Ce seraient précisément ces inconvéniens de la grandeur qui devoient le consoler de son obscurité. Etre toujours gardé à vue ; ne pouvoir faire la moindre démarche , sans être surveillé ; avoir tous ses pas comptés ; n'oser intervertir l'ordre de ses occupations ou de ses plaisirs , de peur de déranger , d'incommoder une suite nombreuse qui s'est réglée d'après un plan déjà tracé ! le beau privilège ! qu'il est digne de faire des jaloux ! Il nous prive des plus doux plaisirs , de ceux que donne la liberté. Y a-t-il un

seul de nos sujets, s'il a de la fanté & un peu d'aifance, qui n'ait, à cet égard, de grands avantages sur nous? Louis XIV avait bien raison de dire, qu'un gentilhomme qui avait dix mille livres de rente, ne le connaissait pas, & fouettait son lièvre au fond de sa province, était plus heureux que lui. Du moins, dans cet état, on mange, on se promene seul, on va à la chasse, on en revient quand on veut, & sans déranger personne. Eh bien! je vous le répète, c'est cependant ce qu'on nous envie. Et l'on ne se doute pas des vrais plaisirs de la royauté, dont nous jouissons si peu! Voir ses sujets de près, recevoir immédiatement leurs plaintes & leurs vœux, les soulager soi-même, soit en public, soit en particulier; avoir la douceur de s'assurer que ces intentions sont remplies: voilà des jouissances que vous connaissez, mon frère, & que je suis borné à désirer.



M. L. C. Mais je ne vous pardonne pas, avec la fermeté & l'amour du bien que vous
avez

avez annoncés, de n'avoir pas encore secoué des entraves dont le poids vous gêne.



L. R. Ce n'est pas aussi facile que vous le croyez. L'Allemagne passe pour la patrie de la morgue & de l'étiquette ; mais je vous assure que l'une & l'autre sont naturalisées à notre cour, quoiqu'on la fasse passer pour la plus aimable de l'Europe. On y voit de respectueux serviteurs, qui prétendent que notre majesté serait compromise, si nous la dépouillions même d'une partie de l'appareil imposant qui l'environne. Le moyen de se fâcher de leurs oppositions ! Ils mettent en avant un zèle qui paraît si pur, si louable ! Il faut même leur savoir gré de l'ennui qu'ils nous causent. Votre Sœur, en débutant ici, semblait leur avoir déclaré la guerre. En effet, quoi de plus propre à mettre en fuite le grave cérémonial, que ses graces, sa vivacité, son enjoûment ! Je crus un instant qu'elle allait en triompher. J'aurais profité de la victoire. Mais vains efforts ! l'indexible étiquette l'a emporté, & la Reine y est asservie, comme une autre.

C

M. L. C. J'ai été plus heureux, ou plus courageux qu'elle. Elle vous dira que je suis à Vienne, à-peu-près, comme vous me voyez à Paris. On m'en fait même une espèce de grief; mais je serai tranquille, tant que je n'aurai d'autres reproches à craindre. A propos de la Reine, mon frère, l'aime-t-on toujours autant? Le français est avide de nouveautés. L'affabilité le séduit. Il n'en fallait pas davantage pour que ma sœur en fût d'abord bien reçue. D'un autre côté il est un peu léger & inconstant: il est aussi facile à mécontenter, qu'à satisfaire. Voilà de quoi la consoler de son refroidissement, si jamais elle l'éprouve. Cependant j'ai été bien rassuré par la manière dont le public Parisien témoigna sa joie, lorsque je lui fus présenté par elle à l'opéra. Je ne pus même cacher mon attendrissement. Je vous enviai le bonheur de régner sur un tel peuple. Mes chers Allemands, avec toute leur bonhomie, ne m'ont jamais fait éprouver une émotion si délicieuse.



L. R. Il est vrai que l'on a reconnu le cri

du cœur , aux acclamations avec lesquelles vous avez été accueillis tous deux. La Reine y avait part ; j'aime à le croire ; mais vous auriez pu les exciter même sans elle. Nous n'avons pas de tems à perdre en complimens ; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que la manière dont vous vous annoncez , est faite pour séduire tout le monde ; & je pardonne presque aux journalites & aux rimeurs , de s'enthousiasmer sur vous. Je crois cependant qu'au fond leur encens banal ne vous flatte pas beaucoup.



M. L. C. Oh non ! je vous le jure : & pour y échapper , je me suis annoncé comme ne recevant aucune espèce d'hommage. Cela prend beaucoup de tems ; & je vous prie de me dire à quoi cela sert. Ne fais je pas d'avance tout ce que l'on peut dire sur mon compte , que je le mérite ou non ?



L. R. Si nous réfléchissons qu'il n'est pas de prince , quelque médiocre , quelque mé-

C ij

chant même qu'il ait été, qui n'ait reçu un pareil culte, pourrions-nous en être éblouis ? L'Europe, par exemple, a sur nous deux les yeux ouverts. On a tiré le meilleur augure de notre début: mais qu'en conclure ? Convenez, mon cher frère, qu'il est bien difficile que nous sachions ce que l'on pense de nous. *Que mon pauvre ayeul y a été trompé ! Moi-même, qui ne me dissimulais pas ses torts, je l'ai été aussi.* Le mécontentement a beau être général: laisse-t-on parvenir les murmures jusqu'à nous ? Ils viennent expirer sur le seuil de notre palais. On n'y donne accès qu'aux actions de grâces de ceux que nous obligeons (car enfin il faut bien que nous obligeons quelqu'un); qu'aux éloges de quelques courtisans qui nous ménagent, qui nous aiment peut-être, mais parce qu'ils n'existent que par notre faveur. Quelque plainte arrive-t-elle jusqu'à notre trône ? On nous la rend suspecte. On nous peint les auteurs comme des séditieux. On nous rassure en nous disant qu'il est impossible de contenter tout le monde, même quand on est dans une classe inférieure, & que cette dif-

ficulté augmente à proportion du rang que l'on occupe. C'est ainsi que nous nous acheminons vers notre dernière heure, dans une parfaite sécurité. Quelques larmes vraies ou feintes de ceux qui nous entourent, nous sont offertes comme les interprètes des vœux de toute la nation ; mais ces hommages nous suivent à peine jusqu'au bord de la tombe. Loin d'y emporter ces regrets consolants qui prolongent l'existence, trop heureux de ne pas y emporter des malédictions : trop heureux de ne pas paraître devant l'Être Suprême, chargés de la haine de nos peuples.



M. L. C. Je suis enchanté, mon frère, de voir en vous ces sentimens. Pourquoi vos sujets ne sont-ils pas témoins de cet entretien ? Vous n'auriez plus à craindre de vous méprendre sur leurs véritables dispositions. Mais je crois que sans cela vous ne devez guères en douter.



L. R. Eh qu'en peut-on savoir ? Louis
C iij

XV. a été loué jusqu'au dernier moment ; & sincèrement, par ceux qui le connaissaient : car il était bon. Mais nommez-moi le souverain pour qui l'encens ait cessé de fumer de son vivant. Néron même, fouillé des crimes les plus horribles, était fatigué des hommages du sénat.



M. L. C. C'est qu'alors les romains étaient parvenus à un degré d'avilissement auquel les Français ne parviendront jamais. Comme cette nation est vive & franche, on peut facilement démêler ses vrais sentimens. Ne croyez cependant pas, mon frere, la voir dans ceux qu'il nous entourent. Ils changent de masque, suivant les circonstances. Mais paraissez, sans être attendu, dans les assemblées publiques, au spectacle, aux promenades. Ne vous laissez pas éblouir par le cortège qui environne le méchant souverain comme le bon, par ces marques de respect que l'on rend au simulacre de la royauté, & auxquelles le Roi soliveau aurait eu des droits, aussi bien qu'Henri IV.

L. R. Il est vrai que ces signes d'affection font aussi équivoques , que ces complimens banaux qu'on se prodigue en société.



M. L. C. Sans doute ; mais au milieu de ce tumulte , au milieu de ces convulsions , épiez les traits du grand nombre des spectateurs. Voyez si leur empressement ne vient que de la curiosité. Voyez si leur figure seule se prête machinalement à l'allégresse publique. Pour vous guider , prenez bien plutôt garde au citoyen obscur qu'au sujet d'une classe supérieure. Celui ci , fut-il sincère dans ses démonstrations , ne peut être désintéressé comme l'artisan , qui n'attend rien de vous , qui n'espère pas d'être remarqué. Je ne fais lequel de vos orateurs modernes a dit qu'en pareil cas , *le silence du peuple est la leçon des rois*. Croyez , mon frère , qu'il n'en est pas de plus éloquent , qu'il n'en est pas de plus formidable pour un roi , qui sait apprécier l'affection de ses sujets. C'est le silence de la terreur. C'est le calme qui annonce une tempête. Mais nous avons , & vous sur-tout , mon

frère , des moyens sûrs pour la conjurer. Ayez un air d'intérêt pour vos sujets mécontents : écoutez leurs plaintes. Il est bon , il est aimant , il est facile , votre peuple ; témoignez le désir de le soulager ; & quand vous ne rempliriez pas tout-à fait son attente, le voilà défarmé. Voulez-vous vous l'attacher sincèrement ? Exercez-vous même quelques-uns de ces actes de bienfaisance, dont les rois se reposent presque toujours sur d'autres : comme s'il y avait de plaisir plus vif que celui de faire du bien ; comme si nous pouvions nous rapprocher plus sûrement de la divinité. Rousseau nous avait bien dit :

Images de Dieu sur la terre ,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur pouvoir doit éclater ?

Mais nous prêtons l'oreille aux poètes, quand ils nous louent ; & nous nous moquons d'eux, lorsque , dans leur sublime langage , ils nous donnent des leçons.



L. R. Mais , mon frère , ces occasions de juger les vraies dispositions de son peuple ,

font rares. Elles doivent même l'être, pour produire quelque effet. On s'accoutume à l'éclat de la royauté, comme à tout le reste : & il faut, avec le françois sur-tout, observer un milieu entre l'extrême popularité qui dégrade, & la hauteur dédaigneuse qui n'inspire que la crainte, & ne laisse guère de place à l'amour. Je voudrais des moyens plus surs de favoir ce que l'on pense de moi.



M. L. C. Il en est d'autres, mon frère, moins équivoques encore que ces apparitions en public, qui peuvent exalter un peu les têtes, & tirer les spectateurs de leur état naturel. Mais se glisser humblement dans la foule, pénétrer, sous un habit simple, chez un artisan, s'insinuer dans sa confiance, le questionner : c'est là qu'un souverain peut goûter des plaisirs bien purs, ou recevoir des leçons bien salutaires. Votre bon Henri s'est servi, plus d'une fois, de ce stratagème innocent. J'en ai aussi eu le courage ; & le hasard m'a assez favorisé, pour que je n'aie pas eu lieu de m'en repentir.

L. R. Je vous répondrai encore, mon frère, que ce moyen ne peut s'employer que rarement. Si vous le répétez, on fera en garde contre tous ceux que l'on ne connaîtra pas; & la diffimulation se glissera dans l'obscur atelier, comme à l'œil de bœuf. D'ailleurs il est un peu dur d'exposer son repos au hasard de faire une triste découverte.



M. L. C. Ah mon frère! que dites-vous-là? Pouvez vous avoir cette crainte? Si vous ne contredisiez mon observation, je vous dirais: malheur au souverain qui redouterait une telle entrevue! C'est qu'il n'est pas sûr du cœur de ses sujets. C'est qu'il n'en est pas digne. Mais je suis bien loin de prononcer cet arrêt: l'exemple de mon beau-frère m'en fait sentir toute l'injustice.



L. R. Je croirai, tant que vous voudrez, à la bonté de ces moyens, dans quelques circonstances; mais je soutiendrai toujours que les subtilités des flatteurs peuvent les ren-

dre insuffisans. Ce sont des êtres si dangereux. Vous ne vous imaginez pas combien je les redoute.



M. L. C. En ce cas, mon frère, tranquillisez-vous. Il ne sont plus dangereux, dès que l'on s'en méfie.



L. R. Avez-vous observé, comme moi, leur manège? Ils semblent conjurés contre nous, dès que nous paraissions sur le trône. A peine avons-nous pris place sur le nôtre, que nos éloges ont retenti d'un bout de l'Europe à l'autre. Dans un enthousiasme que j'ai été tenté de croire sincère, j'ai été mis à côté de Henri IV. Mais qu'ai-je fait, je vous prie, que de témoigner l'envie si naturelle de bien faire? Ai-je gagné des batailles? Ai-je conquis mon royaume, autant par ma bonté, que par ma valeur? Mes lauriers sont-ils arrosés de mes larmes? Exalter ainsi un jeune souverain, avant qu'il ait fait quelque chose, n'est-ce pas le dispenser

de jamais rien faire ? La raison & l'expérience d'un sage pourraient à peine tenir contre de pareils pièges. Comment veut-on qu'un Roi de vingt ans y résiste ? Il a beau apporter une âme honnête sur le trône. Elle ne fera pas longtems à être séduite. Voilà ce qui doit nous faire trouver l'art de regner le plus facile de tous. Dans tous les autres, c'est par de longs apprentissages qu'on s'éleve, à peine, au-dessus de la médiocrité. Dans celui-ci, le plus épineux de tous sans doute, nos premiers essais sont des coups de maîtres, si l'on en croit les adulateurs. Comment ferions-nous des efforts ? On nous persuade qu'ils sont inutiles, puisque nous nous trouvons, sans nous en être doutés, avoir opéré des merveilles. L'indignation que j'éprouve contre la flatterie m'a souvent inspiré l'idée de la défendre par une loi bien formelle, & de punir sévèrement ceux qui y contrevendraient.



M. L. C. Ce projet, mon frère, fait honneur à votre cœur ; mais l'exécution en ferait impossible, & vous savez de quelle con-

séquence il est, de donner des loix dont on est obligé de souffrir l'infraction.



L. R. C'est aussi ce qui m'a retenu. Je me suis dit : mais pour éluder votre loi, tous les esprits redoubleront d'efforts. On cherchera des tournures nouvelles. On en trouvera d'ingénieuses, contre lesquelles il ne sera pas possible de sévir. La flatterie en deviendra plus fine, & par conséquent plus dangereuse. Comment savoir mauvais gré des peines que l'on prend pour nous plaire ? Notre amour propre est si facile à séduire ! Il est si porté à excuser ceux qui le caressent ! Cette haine même des flatteurs deviendrait une matière aux éloges les plus glorieux. Un homme d'esprit, qui m'avait beaucoup connu, laissa échapper dans ce genre un trait fort ingénieux en ma faveur, au commencement de mon règne. --- *On disait autrefois aux rois, méfiez-vous des flatteurs : à présent il faut dire aux flatteurs, méfiez-vous du Roi.* --- Jamais la flatterie elle-même fut elle plus adroite ? C'est là un de ces cas où ma loi

ferait restée fans exécution. Mais, au moins, nous devrions témoigner tant de répugnance pour les adulations gratuites, que personne n'osât nous donner des éloges qui n'eussent quelque fondement.



M. L. C. Fort bien, mon frère; mais quel est celui de nous qui se rend assez de justice, pour avouer qu'il ne mérite pas ce qu'on dit à son avantage. Notre crédulité est telle que l'on pourrait, je crois, louer impunément un roi bossu sur l'élégance de sa taille. *On a beaucoup parlé de notre air majestueux, de nos traits augustes; cependant qu'avons-nous de si auguste, de si majestueux?* Envain l'exemple des autres nous apprend-il que les qualités des rois sont toujours exagérées, que souvent on leur en crée d'imaginaires. Chacun d'eux se flatte qu'il fait exception à la regle générale, qu'il est le seul à qui l'on parle sincèrement. Le duc de la Rochefoucault a dit: *l'amour propre est le plus grand des flatteurs.* Rien de plus vrai, mon frère, & sur-tout pour les rois. Il y

aurait peut-être un moyen de suppléer à ce qu'on n'ose leur dire de leur vivant. Ce serait celui qu'on employait aux funérailles de ceux d'Égypte. Si la crainte de ce jugement rigoureux ne produisait rien sur celui qui doit le subir, du moins, en le prononçant, on pourrait donner d'excellentes leçons à son successeur.



L. R. Cela vaudrait, en effet, beaucoup mieux que notre usage des oraisons funèbres, qui me paraît un des abus les plus insensés de l'éloquence. Les orateurs sacrés ne se servent guère du pouvoir dont ils sont dépositaires. Ce serait le cas de tonner sans inconvénients. Ils adoucissent leurs traits. On dirait qu'ils redoutent la cendre à laquelle ils rendent un dernier hommage. Devoir on souffrir que la chaire de vérité retentit de ces mensonges éclatans? Notre sévère, notre mâle Bossuet lui-même n'est pas plus à l'abri de ce reproche, que tous les autres. Il a souvent le courage d'humilier les grands de la terre aux pieds de la Divinité; mais

comme il est empressé de réparer cette espèce d'attentat par les louanges les plus outrées ! quelle adresse à excuser les défauts , à faire valoir les plus foibles mérites ! Je suis quelquefois si révolté de semblables lectures, que, tout en admirant la sublimité du génie , je suis tenté de ranger tous ces orateurs parmi les vils adulateurs , & de proscrire leurs productions comme les pièges les plus dangereux que l'on puisse tendre à la faiblesse.



M. L. C. Votre humeur ferait plaisante, mon frère, si elle avait un objet moins grave. Mais vous êtes bien bon de vous indigner contre messieurs les orateurs. On ne doit en vouloir aux trompeurs, que lorsqu'ils ont envie de nous tromper. Nos auteurs d'oraisons funébres savent bien qu'on ne les croit point. Ils n'y prétendent même pas. Tout ce qu'ils nous disent, est sans conséquence. On n'y attache pas plus, qu'à ces formules par lesquelles on termine les lettres. Combien de personnes se disent les *très-humbles serviteurs* de gens qu'ils voient
avec

avec *dédain*, & à qui ils ne rendraient pas le plus léger *service*.



L. R. Vous êtes mon aîné, M. le Comte. Vous avez, depuis longtems, le pas sur moi en Europe; & puis je suis chez moi. Al- lons, de toutes façons, c'est à moi de céder. Mais si vous continuez à abuser ainsi de vos droits, j'appellerai la Reine à mon secours. Elle aura, je crois, un peu plus d'ascendant sur vous.



M. L. C. Ah oui; je reconnais en elle, avec plaisir, celui que doit avoir une sœur chérie. Heureusement pour nous, elle n'a pas tout-à-fait suivi le précepte de l'Évangile, qui dit d'abandonner tous ses proches pour son mari. D'ailleurs, soit dit sans reproches, mon aimable beau-frère, grace à vos ménagemens, tous nos droits sur son cœur sont encore en leur entier. Pourquoi renoncerait- elle à son ancienne famille? Vous n'avez pas encore daigné sceller son adoption dans la vôtre.

D

L. R. Ah vous venez de 300 lieues, M. le Comte, pour me chercher à Versailles une querelle d'allemand ! Allons, ce n'est pas joli. Vous interprétez bien mal les égards que j'ai pour ma charmante moitié. Eh gubi, cette gaité folâtre qui m'enchanté, tant de fraîcheur, tant d'agrémens ne demandaient-ils pas grace ? Pour rester inflexible, il eut fallu avoir la férocité de vos voisins les Cosaques. Vous voudriez que le Roi de la nation la plus galante, ne donnât pas l'exemple des sacrifices que nous devons à ce sexe, l'objet de nos hommages ? Nous ne sommes, vous & moi, tout au plus que les premiers de ses sujets. Ses decrets n'ont pas besoin d'être enrégitrés par mes parlemens, ni d'être agréés par votre diette. Nous subissons, sans murmurer, le joug de ces aimables tyrans ; & c'est d'un despotisme pareil dont je vous aurais pardonné d'entreprendre l'apologie.



M. L. C. Mais je vois, mon cher beau-frère, que vous éludez assez joliment la question ; & voilà ce qu'on appelle se tirer d'af-

faire en français auffi ingénieux que galant.

L. R. Ah ! pour galant, je ne le fuis pas. Il n'y a rien de moins galant que d'aimer bonnement fa femme ; & je vous avoue que j'ai ce ridicule-là. C'est peut-être le feul article dans lequel j'ai eu le courage de déroger à l'ufage ; encore pour m'en favoir quelque gré, faut-il n'avoir pas vu Antoinette. Si d'un côté elle careffe un peu la mode ; de l'autre elle m'y fait porter une furieufe atteinte.

M. L. C. Cela peut fe réparer. Nous avons, nous autres fouverains, un grand avantage ; c'est que quand nous ne nous réglons pas fur la mode , la mode fe règle fur nous.

L. R. Malheureufement cela eft plus fréquent dans le mal , que dans le bien. Je ne fais qui a dit :

Quand Augufte buvait , la Pologne étoit ivre.

Mais lorfque Louis XIV. devint dévot ,

on ne le devint pas pour cela, on se contenta de le paraître ; & le mal fut plus grand qu'auparavant.



M. L. C. Vous n'avez pas la même chose à redouter, quant à la fidélité conjugale. On ne la joue pas long-tems. On n'y réussirait pas ; & puis cela gênerait trop. Vous faites disparaître le ridicule qu'on y avait attaché ; & croyez , mon cher frère , que la crainte de ce ridicule détache bien des maris , & excuse les écarts de bien des femmes. Votre exemple rendra tôt ou tard les uns à la fécondité , & les autres à la vertu.



L. R. Je le fouhaite ; car j'ai trouvé les mœurs dans un état pitoyable.



M. L. C. Vous les rétablirez ; vous êtes sur la voie ; & la population gagnera à ce changement. Les garçons , ne voyant plus jour à vivre sur le commun , prendront le

parti désespéré de cultiver un héritage en propre ; & messieurs les maris s'attacheront davantage à fertiliser le leur. Vous ne tarderez pas à recevoir une députation en forme de ce corps si maltraité. Vous remarquerez la sérénité sur les fronts de ces membres ; & la confrairie à laquelle on les aggrégeait presque tous , diminuera à vue d'œil.



L. R. Notre conversation ne languit pas ; mais elle s'éloigne un peu de sa source. Après avoir gravement disserté sur le despotisme & sur les loix , nous voilà tombés sur le front des maris. Ceux qui nous savent ensemble, nous croient fort sérieusement occupés. Ils ne se doutent pas que le *chef du St. Empire Romain & l'héritier des Bourbons* puissent plaisanter , comme le moindre de leurs sujets.



M. L. C. Il serait bon que la plaisanterie nous fût interdite. Il ne nous manquerait plus que cela, pour être tout-à-fait à plaindre.

L. R. Auffi notre bon La-Fontaine a bien eu raison de dire : qu'il *tiendrait un roi bien malheureux, s'il n'osait rire*. Selon lui, *c'est le plaisir des Dieux*.



M. L. C. Oui ; mais l'ignorance fait presque toujours de nous une espèce d'êtres intermédiaires entre les dieux & les hommes. On nous attribue tous les inconvéniens de ces deux états , sans aucun de leurs privilèges. On nous fait l'honneur de trembler devant nous , & rarement celui de nous aimer. Liberté presque entière pour le mal , & toujours les mains liées pour le bien. Si l'on nous examinait de près, si l'on nous dépouillait de tout ce qui nous entoure , on verrait que nous sommes , en tout, semblables aux autres hommes. Mais non ; on nous impose des tâches pour lesquelles il faudrait être des dieux ; & , pour les remplir , nous avons encore plus de faiblesse , que le reste des hommes : & , sans prendre garde à nos moyens, on nous juge rigoureusement d'après nos devoirs.

L. R. Ah ! voilà la conversation qui remonte peu-à-peu , & nous reprenons la gravité qui convient à des souverains en pour-parler. Je gage que bien des curieux se cassent la tête à deviner le motif du nôtre. Quelque alliance sans doute , se disent-ils ; quelque transaction pour l'Alsace ou la Lorraine : ou bien ils se concertent dans ce qu'ils ont à faire avec l'Angleterre. A propos de l'Angleterre, quel parti embrassez-vous dans sa querelle avec ses colonies ?



M. L. C. *En conscience , nous ne pouvons nous empêcher d'être royalistes.* Je pourrais , à la vérité, considérer mon confrère Georges sous un autre point de vue. Comme Electeur de Hannovre, il est un des chefs de ce Corps Evangelique qui voudrait balancer l'autorité Impériale. Mais heureusement, ce corps n'est pas encore assez formidable , pour que j'oublie que ses membres sont , avant tout, membres de l'Empire. Pour vous, mon frère, vous avez quelques raisons de n'être pas tout-à-fait royaliste.

D iv

L. R. Il est vrai que l'Angleterre, comme puissance maritime, pourrait me causer quelque ombrage. Mais si elle continuait à s'épuiser avec ses colonies, & qu'elle me laissât le tems de réparer ma marine, sa supériorité sur les mers ne ferait plus si décidée.



M. L. C. Vous prenez bien le chemin de la balancer, mon cher frère. On le dit partout, & je veux m'en assurer par moi-même. Je vais faire, à mon aise, tout le tour de vos côtes.



L. R. Ah si vous voyez tout en détail, comme vous avez commencé, vous finirez par les connaître aussi bien que les vôtres.



M. L. C. *Aussi bien que les miennes!* Vous ne voulez pas, à ce qu'il paraît, être en reste avec moi? Vous me raillez à votre tour. Mais je suis tout consolé d'avoir si peu de côtes dans mes états, d'ailleurs assez vastes. J'aurais bien, comme un autre, envie d'a-

voir une marine : mais je fais me faire une raison. *C'est-là qu'il faut de la philosophie à un souverain, comme à un autre homme. Il ne doit pas s'arrêter aux desirs qu'il lui est impossible de remplir ;* & je vous répons de voir vos ports de Brest, de Rochefort & de Toulon avec grand plaisir, mais sans jalousie. Car, après tout, chaque état a ses avantages. En est-il un seul qui les réunisse tous ? Vous-même, mon frère, qui réglez sur le plus beau climat de l'Europe, ne seriez-vous pas dans le cas, de m'envier mon or & mes bestiaux de Hongrie ? Avez-vous du vin à opposer à celui de Tokai ? Je me rappellerai ces trésors, en voyant ceux de votre marine ; & rien ne troublera la satisfaction que j'aurai à les examiner.

L. R. Ah ! c'est bien me faire la cour que de s'intéresser à ma marine. Je m'y affectionne tous les jours de plus en plus. Tout le monde me répète que je suis plus grand à Brest, qu'à Versailles. Il me prend des envies de m'y fixer. Du moins ne manquerai-

je pas d'y aller l'année prochaine. C'est un voyage qui va devenir à la mode. Le comte d'Artois & vous n'y aurez pas peu contribué. Il faut avouer aussi que Brest offre, dans ce moment sur-tout, un spectacle bien imposant. Vous ne manquerez pas, sans doute, d'y aller voir mon escadre en rade.



M. L. C. Je me propose bien de visiter à mon aise plusieurs de ses vaisseaux.



L. R. Je ne fais si ce sera bien prudent, mon frère. J'ai là bas des officiers de marine, qui n'entendent pas raillerie. Si j'allais charger un d'eux de vous garder poliment à son bord, jusqu'à nouvel ordre ?



M. L. C. Il est vrai que vous auriez beau jeu ; moi me trouvant à 450 lieues de ma capitale. Ce serait alors qu'on pourrait bien dire : *Que diable allait-il faire dans cette galère ?* Beau moment pour vous venger de

Charlequint , que votre généreux François L.
laissa si bonnement échapper !



L. R. Mais je ne vous réponds de rien.



M. L. C. Oh ! ce ferait pousser bien loin
la rancune. Mais, au moment de la crise , je
me rappellerai que le françois n'est pas vin-
dicatif.



L. R. Faites mieux , mon frère. Rappel-
lez-vous que la Reine est votre sœur.



M. L. C. Cette idée flattera mon cœur en
tous les tems ; mais elle ne diminuerait pas
ma peur , si j'en avais. Car vous ne savez
que trop , mon frère , que nous autres sou-
verains nous sommes dans l'habitude de faire
céder les droits du sang aux raisons d'état.
Mais heureusement nous sommes dans la
meilleure intelligence. Je monterai à bord de
vos vaisseaux , sans crainte. J'examinerai

tous vos autres ports avec la même attention, &, quoique vous en disiez, avec la même sécurité; mais sans projets. Comment pourrais-je en avoir? *Je n'ai dans ce moment que deux frégates, l'une en mer, & l'autre sur le chantier. Vous voyez que je ne suis pas gascon.*



L. R. Mais vous pourriez, dit-on, prendre, avec le tems, votre rang parmi les puissances maritimes?



M. L. C. J'ai, à la vérité, une couple de ports sur la mer Adriatique; mais ils ne nous servent guère qu'à recevoir ceux qui veulent bien nous visiter. J'ai des bois de construction. La Hongrie pourrait me fournir d'abondantes provisions pour ma marine. J'aurais même besoin d'un débouché pour ses riches productions. Ce serait le moyen de les multiplier. Je ne manquerais pas de bras pour la navigation. Mais il y a encore loin de là à une marine en règle. Aussi n'ai-je d'autres projets, que de satisfaire ma curio-

fité. Je fais bien qu'on me prête d'autres vues, & que de profonds politiques voient déjà des ports creusés & fortifiés sur les côtes d'Istrie & de Dalmatie; comme si une inspection superficielle des vôtres devait beaucoup ajouter à mes facultés présentes. Mais c'est une manie générale de nous prêter toujours de grandes vues. On ne veut pas se mettre dans la tête que, comme les autres hommes, nous sommes guidés par des motifs ordinaires ou même par des caprices. Que mon voyage en France a fait former de conjectures! On ne peut se figurer que le plaisir d'embrasser ma sœur, ait suffi pour m'y amener. Au-dessus des autres hommes par les forces politiques, on nous fait le triste honneur de croire au-dessous de nous les sentimens de la nature. A ce prix, mon cher frère, voudriez-vous de la souveraineté?



L. R. Non sans doute; & votre entrevue avec la Reine m'a convaincu, qu'à cet égard nous avons la même manière de voir. Il est inconcevable, en général, combien

l'on se forme de fausses idées sur nous. Que d'inconséquences dans la façon dont on nous juge ! nous échappe-t-il un propos qui annonce un peu d'esprit, ou une saillie assez heureuse ? on exalte, on admire ces traits comme fort extraordinaires. On ne s'aperçoit pas que s'extasier ainsi à peu de frais, c'est trahir une idée peu avantageuse sur notre compte. On célèbre, on commente ce qui aurait été à peine remarqué dans un particulier. D'un autre côté, nous échappe-t-il une phrase peu réfléchie ? Laissons-nous apercevoir notre ignorance sur quelque objet ? On s'en étonne ; on nous critique comme un auteur qui a eu le tems d'arranger ses périodes, comme un savant qu'on doit rarement trouver en défaut ; en sorte que souvent on nous traite comme l'homme le plus inepte, & l'instant d'après comme l'homme le plus éclairé.

M. L. C. Ce que vous dites-là, j'en ai fait l'expérience plus d'une fois, dans mes voyages. J'ai vu rapporter, dans les pa-

piers publics, avec éloge, des propos que j'avais oubliés, & qui en méritaient autant de tout le monde, ou des actions auxquelles je n'attachais pas le moindre prix. Cela revient à ce que vous disiez tantôt, mon frère, que c'est le moyen de nous gâter sans retour, que d'exalter ainsi des minuties. Le procédé contraire vient d'une autre cause, quoiqu'il parte quelquefois des mêmes personnes. Ceux qui nous approchent rarement, se figurent toujours que nous sommes en tout supérieurs aux autres, & nous jugent en conséquence. On dit quelquefois que *les grands savent tout, sans avoir rien appris*. Ce n'est qu'une plaisanterie: eh bien! on nous juge comme si cela était réel.

L. R. Nous mériterions cependant bien plus d'indulgence, qu'aucun de nos sujets, à l'égard des lumières, comme à l'égard des vertus. Ce qu'on nous apprend, on nous l'apprend si superficiellement. Nos dissipations sont si fréquentes! Nous perdons tant de tems en de vaines formalités. On nous

expose si rarement les choses telles qu'elles sont! Et quant aux vertus, mon cher frère, on devrait nous savoir gré du peu que nous en avons. Tant de choses concourent à nous en priver tout-à-fait! On a beau dire: les vertus ne s'acquièrent pas sans efforts. Et quels efforts nous prescrit-on dans notre éducation? Aucun. On court au-devant de nos désirs. On flatte nos faiblesses. Il faut être né bien bon, pour ne pas être bientôt perverti.



M. L. C. Je me suis, d'après cela, souvent étonné qu'il n'y ait pas eu plus de princes décidément méchants. Je m'en suis demandé la raison, & je crois que la voici. Tous nos penchans, auxquels on laisse un libre cours, s'affaiblissent mutuellement. Nous sommes, tour-à-tour, ce que nous voulons, & nous ne prenons pas un caractère décidé. Nous ressemblons à un sultan entouré, dans son ferrail, de femmes séduisantes. La facilité avec laquelle il peut en jouir, le met à l'abri d'un amour violent. Chacune d'elles, peut-être, lui inspirera,

à

à son tour, un goût passager ; mais il y a à parier qu'il ne deviendra éperdument amoureux d'aucune. Comme on nous laisse, à-peu-près, contenter toutes nos passions, aucune n'aquiert assez de force pour nous rendre bien dangereux. J'en excepte ces conquérans qu'on est convenu d'appeler des héros ; mais heureusement pour l'humanité, peu de princes sacrifient les jouissances paisibles du rang suprême à une vaine gloire, qui coute tant de larmes & de sang. Ils sont passés, ces tems barbares, où la guerre était presque le seul chemin qui conduisit à la postérité. Un prince pacifique pourra désormais aspirer au titre de grand, qu'on semblait avoir jusqu'ici réservé aux fléaux du monde. Les souverains ont, pour s'illustrer, des moyens plus doux & tout si sûrs. Je suis seulement fâché que nos nombreuses armées, toujours subsistantes, semblent déposer contre ces changements ; mais c'est une précaution qu'une malheureuse nécessité prescrit ; & ces préparatifs de guerre, loin d'allarmer les sujets, doivent être pour eux des garants de la paix ; ce qui doit sur-tout s'entendre

E

de mes états , dont les voisins n'ont pas encore tout-à-fait adopté nos maximes pacifiques.



L. R. De proche en proche la même excuse fait tenir toutes les puissances sur la défensive , & jamais l'Europe n'eut peut-être une apparence plus belliqueuse ; mais je conviens avec vous qu'elle paraît presque guérie de la manie des conquêtes. J'ajouterai aussi que les guerres sont moins cruelles , & les guerriers plus généreux. On sent mieux , par-tout , le véritable avantage des sujets ; & l'on en viendra bientôt à préférer généralement les épis à de stériles lauriers. Eh bien , mon frère ! nous devons cependant cette révolution à la philosophie qu'on s'est efforcé de nous rendre suspecte : à force d'en répéter les maximes , ses éloquents interprètes les ont fait adopter aux princes eux-mêmes. Nous ne pouvons lui refuser de la reconnaissance , sauf à reprimer les excès auxquels la porte quelquefois son zèle.



M. L. C. Il est un peu difficile de fixer les bornes qu'on lui doit laisser. Une liberté absolue dégènerait certainement en licence; & cette licence pourrait échauffer les têtes & exciter des révoltes.



L. R. Mais voyez, mon confrère, si on se révolte plus en Angleterre, en Suisse & en Hollande, qu'ailleurs. On y dit, on y écrit ce que l'on a sur le cœur, & l'on est consolé.



M. L. C. Ah! vos François sont encore plus accommodants. Il ne leur faut qu'un vaudeville, pour les soulager. Mais, pour en revenir à notre question, ce qui est sans conséquence dans un pays, en aurait beaucoup dans tout autre. Cette liberté de penser & d'écrire tient essentiellement aux gouvernements des états que vous venez de nommer. Elle datte des révolutions qui leur ont donné leur consistance actuelle. Elle sert à leur faire prendre le change sur ce qu'ils n'ont pas & qu'ils croient avoir. Elle leur

tient lieu , par exemple , de la liberté politique dont on n'y jouit guère plus qu'auteurs. Mais dans nos états , la religion surtout est intéressée à ce que l'on mette un frein aux langues & aux plumes. Voyez où elle en est dans ceux dont nous parlions.



L. R. Vous croyez donc , mon frère , la religion de grande importance dans un état ? Vous avez bien raison.



M. L. C. Je plains le souverain qui en doute , mon cher confrère. Vos philosophes n'ont pas vu l'homme d'assez près , ils ne l'ont pas vu dans toutes les classes , pour décider que la religion est un frein impuissant pour lui. Parcequ'ils ont d'autres motifs que celui-là pour éviter le mal , ils supposent tous les hommes dans le même cas. Que cette manière de juger a causé d'erreurs ! & pour les souverains , croyez-vous la religion inutile ? Tenez , je me rappelle qu'au rétablissement d'un de vos parlemens , un avocat

général fit de la religion une définition qui m'a frappé. *Elle vient*, disait-il, *donner un Dieu à l'homme qui n'a rien; imposer un Dieu à l'homme qui a tout.* Il avait bien raison. Elle est salutaire pour les grands, & consolante pour les petits. Si c'est une illusion, elle est précieuse; & je saurais mauvais gré à qui voudrait la dissiper.



L. R. Je vous avoue aussi que, sur ce point, je ne suis pas content de nos philosophes modernes. Ils nous disent, d'un ton de déclamateurs, qu'il faut toujours annoncer la vérité avec courage, qu'elle ne peut jamais nuire. Mais je soutiendrais le contraire, quand même leurs opinions seraient des vérités; & je crois qu'on ne saurait trop en arrêter les progrès.



M. L. C. Ils ne sont heureusement pas tous du même avis, du moins quant aux souverains. Montesquieu, qu'ils ne soupçon-

neront probablement pas de cagotisme, s'explique à ce sujet bien sensément.



L. R. Ne dit-il pas, quelque part, qu'un roi, sans religion, est une bête féroce sans frein, qui devore les passans?



M. L. C. Précisément. Le trait est un peu exagéré. C'est que le cher président était quelquefois plus poète que philosophe. Mais, au fond, il avait bien raison. Quand même un prince serait naturellement bon, sans ce secours, il ne pourrait s'en passer. Son irréligion, qu'il ne pourrait cacher, pervertirait bientôt sa cour, & de proche en proche, les trois quarts de son royaume.



L. R. Vous m'édifiez, mon frère. On voit bien que vous devez la vie & l'éducation à une mère pieuse.



M. L. C. Ah! je suis encore loin de lui

resembler ; & quoiqu'elle soit fort exemplaire , je vous avouerai , entre nous , que je n'en suis pas fâché. Je craindrais d'en venir , avec le tems , à l'excès de la dévotion , qui a peut-être plus d'inconvéniens , que l'excès opposé. Voyez votre grand Louis XIV. Je rougis pour lui des dernières années de son règne. On ne peut se cacher que l'affaiblissement seul produisit son changement ; & loin d'édifier , il paraît ridicule. Je voudrais toujours m'en tenir à cette tolérance raisonnable , qui tient le milieu entre le fanatisme & l'indifférentisme.

L. R. Mais, mon frère , ce milieu est bien difficile à saisir , pour nous sur-tout , qui trouvons une religion établie exclusivement dans nos états. Je ne craindrais pas les protestans. Les lumières qui couvrent la France , y rendroient , je crois , leur séjour sans inconvéniens. Je les y laisserais , si je les y avais trouvés ; mais ma règle est que , sur-tout en matière de religion , il faut se garder des nouveautés.

M. L. C. Je pense de même ; mais j'ai outre cela des raisons politiques pour ne pas admettre les protestants. Quel triomphe pour ce corps évangélique , qui aspire déjà à balancer mon autorité , partout où la religion se trouve un peu intéressée !



L. R. Mais ne ferait-ce pas le moyen de le diffondre , & d'en avoir bon marché ?



M. L. C. Non pas. Cette victoire ne le rendrait que plus entreprenant. D'ailleurs , combien je mécontenterais de catholiques ! Car , en Allemagne , l'éloignement entre les sectes subsiste encore , quoique l'on dise. Si vous saviez avec quel acharnement elles soutiennent leurs droits ; comme elles analysent les loix sur lesquelles ils sont fondés. Les catholiques croiraient l'empire bouleversé , si l'on portait une telle atteinte à la constitution.



L. R. Je n'aurais rien de pareil à redouter.

On dit même qu'à Strasbourg, les catholiques & les protestants s'accordent fort bien. Mais j'aurais mon clergé qui crierait à l'irrégion. J'aurais mes politiques qui prédiraient des guerres civiles. J'aime de toutes façons la paix, au-dedans comme au-dehors.



M. L. C. J'en dis tout autant; & cependant on n'en veut rien croire en Europe. On y suppose que je convoite la Silésie & la Lorraine.



L. R. Mais, mon confrère, votre procédé avec la Pologne, prouve cependant que vous n'êtes pas tout-à-fait ennemi des nouvelles acquisitions.



M. L. C. L'on n'en doit rien conclure qui puisse allarmer les puissances voisines. Il y a une grande différence entre faire revivre d'anciens droits, qu'on n'est pas censé avoir abandonnés, & s'emparer, sans prétexte plausible, d'états cédés par des traités for-

mels ; entre adopter des sujets qui bénissent la main qui les arrache à l'oppression , & subjuguier , par force , des citoyens qui se trouvent malheureux sous leur nouvelle domination.



L. R. Vous voulez donc que je compte sur la durée de notre bonne intelligence ?



M. L. C. Je crois , mon frère , pouvoir vous en répondre. Le moyen de me brouiller avec une nation qui paraît aimer ma sœur , avec un prince qui fait son bonheur ? Je ne tiendrais pas à l'idée que son cœur serait partagé entre les vœux qu'elle formerait alternativement pour l'un & l'autre parti.



L. R. Vous avez raison , mon frère , ne donnons pas à l'Europe le spectacle scandaleux d'une rupture. Il y a assez long - tems que l'on a dit , que les princes ne connaissent d'autres loix que leur intérêt. Prouvons que les sentimens de la nature , que l'a-

mour pour leurs peuples entrent pour quelque chose dans leurs combinaisons.



M. L. C. S'ils voyaient plus souvent leurs parens & leurs sujets, sans doute ces deux motifs conserveraient tout leur pouvoir sur eux. Mais une triste étiquette nous en tient presque toujours éloignés. Peu-à-peu, ces liens se relâchent; & des êtres qui devaient nous être chers à jamais, finissent par nous devenir indifférens.



L. R. C'est ainsi que souvent on met sur notre compte ce qu'il faudrait attribuer aux circonstances.



M. L. C. Il est vrai que nous pourrions quelquefois commander à ces circonstances, à celles, par exemple, qui nous empêchent de nous voir davantage. Pourquoi faut-il qu'une princesse, au moment où elle s'établit, quitte sa mère & ses frères pour toujours? J'éprouve bien, par moi-même, l'effet qu'auraient sur nous de plus fréquentes

entrevues. Tenez, mon cher frère, depuis que j'ai vu ma sœur, j'aime encore plus votre nation; & je sens que vous, en particulier, je vous aime pour la vie.



L. R. Je vous en promettrais bien autant. Je vous aimais auparavant, sur parole. Vous auriez fort bien pu être empereur, & mon beau-frère, & ne pas me convenir par votre personnel. A présent que je vous connais, mon attachement est motivé, & je vous réponds qu'il sera durable.



M. L. C. On ferait bien étonné de nous entendre parler de notre amitié, comme de simples particuliers: nous, qu'on suppose toujours montés sur des échasses, parlant avec un porte-voix, & n'ouvrant la bouche que pour donner nos *ordres suprémes*.



L. R. Ceux qui nous voient de près doivent trouver bien extraordinaire la manière dont on nous peint. On est si accoutumé de

se représenter un roi, d'après ces fausses copies, que, sans la réputation de popularité dont jouit Henri IV., l'on n'aurait jamais osé l'introduire sur la scène, pour le faire parler en prose & d'un ton familier. Cela aurait choqué toutes les vraisemblances. L'auteur n'aurait pas manqué d'être cité au tribunal d'aristote ou de quelque pédant moderne qui, du fond de son cabinet, s'érige en juge de toutes les convenances.



M. L. C. Je croirais assés que les tableaux exagérés que l'on fait de nous, pourraient bien augmenter l'illusion qui règne sur notre compte. Ils sont comme ces verres, à travers lesquels un homme ordinaire paraît un géant. Cet homme, si on ne l'avait vu que de cette façon, viendrait toujours se retracer à l'imagination, sous une forme gigantesque.



L. R. On croit que nous ne devons & ne pouvons nous exprimer que comme Pompée & Sertorius, sous la plume de Corneille. Et si, par hasard, quelqu'un avait entendu no-

tre conversation à bâtons rompus, tantôt gravé, tantôt plaifante, & qu'il s'avisât de de la faire imprimer, on ne manquerait pas de le prendre pour un imposteur : on ne manquerait pas de dire : cet homme, on le voit bien, n'a pas beaucoup fréquenté les rois. Que sa feinte est maladroite ! oh oui ! c'est bien ainsi que des souverains s'entre-tiennent !

M. L. C. C'est ce qui m'a fait penser souvent que les princes, & ceux qui vivent avec eux, doivent trouver rarement du plaisir aux tragédies. Le prestige y cesse pour eux. Un mensonge ne peut guères plaire, quand tout vous annonce que c'en est un.

L. R. Mais à propos de spectacles, mon frère ; voici l'heure de celui qu'on nous donne aujourd'hui. Sortons : car je me pique de faire attendre le moins que je puis.

M. L. C. C'est aussi ma méthode. Nous avons tant d'autres moyens de marquer notre supériorité.

L. R. Pourquoi ne pas dédaigner celui-là ? C'est une attention qui coute si peu, & dont on ne manque pas de nous savoir gré. Les français sont uniques pour cela. On peut bien dire qu'avec eux rien n'est perdu.



M. L. C. C'est qu'il est si doux de ne faire de mécontents en rien. On en retire d'ailleurs un autre avantage. Ce soin de plaire, dans les choses qui dépendent de nous, fait penser que celles qui déplaisent, ne doivent pas être mises sur notre compte.



L. R. L'excellente politique, mon cher frère, que celle qui tend à nous faire aimer davantage; malheureusement il est peu de princes qui en fassent une étude.

EN prononçant ces dernières phrases, les deux augustes interlocuteurs s'étaient levés. Leur auditeur tremblant, qu'on oublie depuis une demie-heure, sentit alors redoubler

ses frissons. Dans une posture fort gênante, & transi de peur, il était fort à plaindre. Cependant il ne vit qu'avec beaucoup de peine, la fin d'un entretien qui ne lui avait guère laissé le tems de songer à lui-même. Les deux princes se prirent par la main, & s'avancèrent vers la porte. Il aurait voulu s'anéantir devant eux. Heureusement qu'ils ne songeaient guère à lui. A l'abri de son rempart, il leur échappa une seconde fois. Le moment où ils sortirent, fut celui de sa délivrance. Il se leva & commença enfin à respirer, à se livrer à toute son admiration. Que de sagacité, se disait il, que de franchise, que d'humanité! Quel dommage que deux souverains pareils fussent pervertis, ou qu'on les gênât dans le bien qu'ils ont envie de faire! Il les suivit de près. Tous les yeux étaient tournés de leur côté. Il n'en restait heureusement pas pour lui. Il sortit donc sans accident, & courut chez lui transcrire au plus vite ce qu'on vient de lire.

F I N.





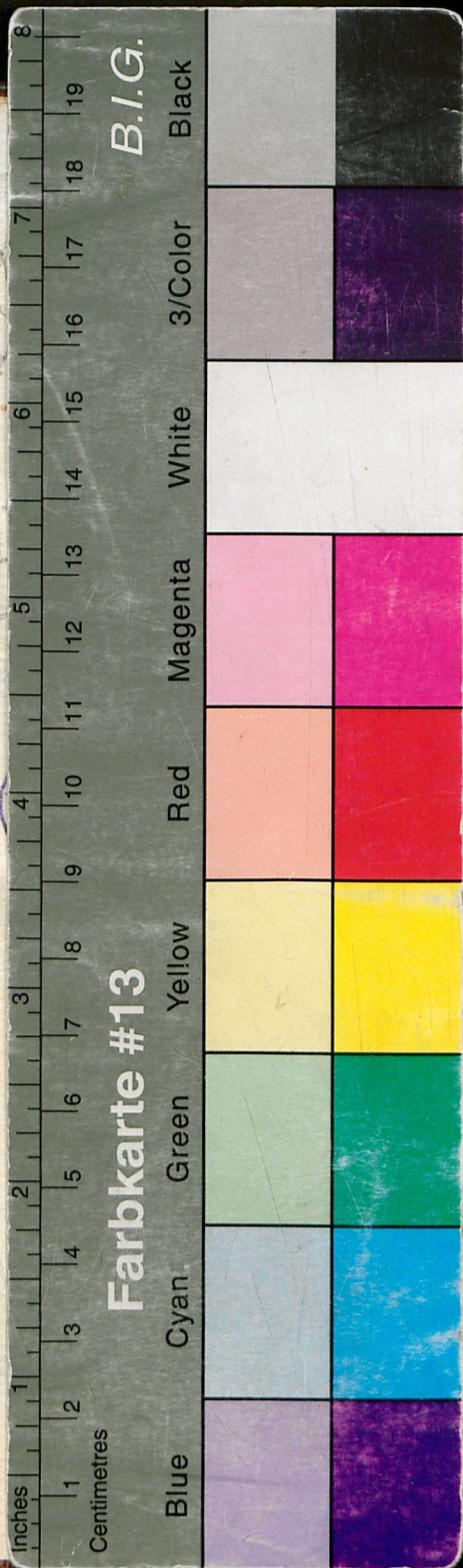
108019

5

FB 108 019

X2757 111





CONVERSATION

FAMILIÈRE

ENTRE

M. LE COMTE

DE FALKENSTEIN

ET

LOUIS XVI.



PARIS.

M. DCC. LXXVII.

